

Rapport d'activité de la résidence d'écriture à Maggia (mai-juin 2023)

Comme à peu près chaque jour durant mon temps à Maggia, je me levais, m'habillais et descendais directement dans la petite cuisine qui me rappelait celle du chalet de mes grands parents. Une cuisine exigüe comme on les construisait à l'époque. Moi je l'aimais quand même bien cette cuisine, sa fenêtre donne sur le jardin, j'y avait mis du basilic en pot, et chaque matin, je me préparais un café avec l'une des cafetières italiennes présentes (il y a plusieurs tailles ce qui est bien pratique quand on a des invité.es ou alors selon les besoins en caféine du jour). Une fois le café monté, je prenais ma tasse, allais un peu respirer l'air du dehors, aspirais une bouffée ou deux de tabac, revenais avec ma tasse à moitié bue que je posais sur le beau bureau foncé qui donne face à la baie vitrée. Un bureau pensé exprès pour les écrivain.e.s, ça il n'y a aucun doute. Il avait été disposé dans ce but précis et tout l'espace nécessaire pour réfléchir et éparpiller des papiers était fourni. Je m'y asseyais avec l'impression d'effectuer une tâche importante. Certains matins, il m'intimidait quand même un peu, ce bureau. Il m'attendait toujours, imposant et sobre, on ne pouvait pas le rater, et alors je préférais écrire sur un coin de table ou alors dehors assis dans l'herbe.

Bon voilà, ça ressemble à peu près à ça une résidence d'écriture. Il y a quelque chose d'un peu monacal, érémitique, des routines se mettent en place et alors à raconter, ce n'est pas des plus palpitants. On se raccroche aux petites choses. Je vous fais grâce du reste de la journée type.

Assis derrière le bureau, je pouvais contempler le magnifique jardin que la météo n'a pas pourtant pas voulu me laisser fréquenter autant que je l'aurais voulu. Il a beaucoup plu en ce mois de mai 2023 et aussi au mois de juin. Il y avait presque des orages tous les jours et une nuit je suis même sorti sur le pas de la porte pour filmer la foudre. Il y avait tant d'éclairs dans le ciel que la nuit ne revenait jamais. Tout était constamment baigné dans une lumière phosphorescente. C'était une vraie discothèque là-dehors. La Maggia était gonflée comme jamais, quelques anciens du village disaient que ce n'était pas normal. Un temps étrange, un temps à faire mentir le temps où il y avait encore des saisons. Un vrai temps pour écrire.

Heureusement, cela se dégageait quand même de temps à autre et alors je pouvais admirer la vallée dans toute sa splendeur. J'aimais bien porter mes yeux sur les montagnes, sur les faces rocheuses et aussi les petits oratoires plantés dans les parois. Il y avait tant de vierges et de saints autour de moi qui me veillaient depuis leurs perchoirs qu'il ne pouvait rien m'arriver, c'était certain.

L'environnement était profondément merveilleux, mais moi, bêtement, j'avais un projet d'écriture tout autre qui me menait loin en pensée de ces montagnes splendides. C'est aussi ça les résidences. À moins de n'avoir pensé aucun projet en amont – ce qui est du luxe – on arrive dans un lieu de résidence en apportant tout un bagage mental qu'on déplie avant de s'y immerger entièrement. J'étais là à Maggia, mais je n'étais pas là. Il y avait la rivière, les forêts de châtaigniers, les vignobles, mais moi toute la journée j'étais plongé dans des centrales nucléaires et des usines de conversion de l'uranium. Je travaillais sur un livre autour de la matière. Je me retrouvais derrière des grillages, j'interrogeais des spécialistes, je regardais des statistiques et des reportages sur les radiations. J'écrivais mes pérégrinations sur les chemins de l'uranium ainsi que des bouts de poèmes fluorescents de radium.

Je pensais à la bombe atomique et dehors, la rivière coulait. Je répertoriais 2051 essais nucléaires mené sur la planète entre 1945 et 1998 et au café, sur la place du village, j'entendais les rires joyeux. Le seul lien tangible entre ces deux univers éloignés résidait peut-être dans les lignes électriques au-dessus de la vallée qui amènent leur jus depuis une centrale argovienne, ou alors dans ces sangliers tessinois qui se nourrissent de truffes encore aujourd'hui irradiées par les retombées de Tchernobyl. J'étais accueilli comme un roi dans un cadre magnifique et moi je réussissais encore à me perdre dans des perspectives absolument inquiétantes. Alors de temps en temps, j'étais soulagé de baisser l'écran de mon ordinateur et de m'en aller faire un tour dehors.

Souvent, j'allais régler ses comptes au texte en allant me promener dans la montagne. Même si à la fin, c'est toujours lui qui gagnait, je revenais de la Valle del Salto avec une idée neuve, quelques pages d'avance que je lui volais et il m'arrivait même de le semer en accélérant le pas. Nous avons avancé comme ça, pendant deux mois, le texte et moi, en crabe, en quinconce, mais aussi, ensemble, durant ces moments bénis comme il y en a trop rarement, parfaitement ensemble alors, allant jusqu'à fusionner au bout du clavier, oubliant totalement le temps qui passe. Les mois sont passés vite. Et lentement aussi.

À la fin d'un chapitre, je m'autorisais des marches plus grandes. Je fonctionnais assez bien à la récompense. La plus grande a été celle de ces trois jours de bivouac. Je voulais retourner à l'Alzasca, mais le temps était si pourri qu'il neigeait encore là-haut. Camille et Jonathan m'ont rejoint et nous sommes partis au bout du Val Onsernone, côté Italie. Nous sommes revenus trempés jusqu'aux os mais au bout du compte, j'avais eu mes nuits dehors. J'étais content. Je revenais au texte avec d'autant plus de courage.

Avant de mettre réellement les mains de cambouis, je suis toujours de nature optimiste. Je pensais finir le roman à Maggia (je dis roman, mais en vérité c'est une forme un peu plus baroque) et évidemment je ne l'ai pas terminé à ce moment-là. C'est maintenant, en octobre, quatre mois plus tard, que j'ai une version de bout en bout, mais dieu sait le travail que cela va encore demander pour que ça se tienne vraiment.

Pour autant la résidence de Sotto le Piazza m'a permis d'avancer comme sur une autoroute allemande, sans limitation de vitesse. 120 pages plus tard, cela fait une moyenne de 1,96 pages par jour sur deux mois, sans déduire les jours où j'ai dû m'absenter pour m'atteler aux affaires courantes.

J'en conviens parfaitement, ce genre de calcul est absurde (parfois on peut avancer énormément en quelques jours et stagner pendant des semaines) et j'ai toujours un peu détesté cet ami auteur quand il venait me réveiller tôt le matin en m'annonçant qu'il avait déjà écrit « ses mille mots ». Oui, quel bêcheur. Néanmoins c'est tout de même un rapport que je suis en train d'écrire (il ne faut pas l'oublier) et je me dis que quelques petites statistiques sont toujours du plus bel effet. Cela rassure les statistiques, cela permet de mesurer les avancer et d'analyser a posteriori les baisses de régime. Une bonne moyenne donc.

Comme toujours, cela se précipite vers la fin du temps imparti. En juin, les jours se réduisaient comme peau de chagrin. Les chances d'entreprendre encore toutes les choses que je voulais faire diminuaient. Ecrire bien sûr, mais aussi découvrir davantage de chemins et de vallées, visiter la région, m'insérer dans le tissu local. J'ai bien participé à deux événements culturels auxquels j'ai été invité mais l'un était à Lugano et l'autre était à Chiasso. À la fin du dernier jour, j'ai dû me résigner à partir de Maggia avec le regret de ne pas avoir

rencontré beaucoup de monde au village, sans avoir pu vraiment améliorer mes quelques mots d'italien. J'avais fait vœu de solitude mais j'étais triste de partir.

Ce qui est plutôt bon signe. Cela veut dire que j'ai passé un moment précieux sur place qui aurait pu encore se prolonger indéfiniment. Cela veut dire que j'éprouve de la gratitude pour le temps qui m'a été généreusement offert. J'aimerais donc infiniment remercier Gianni pour son accueil, sa générosité et le cadre superbe qu'il a mis en place. De même que j'aimerais remercier Maria pour l'entretien et le soin accordé à la maison. Je remercie aussi la rivière pour m'avoir refroidi la tête quand il le fallait, et pour toutes ces fins de journées qu'elle m'a offertes. Le Canton du Tessin. Le chemin vers l'église Santa Maria, quand le ciel s'ouvre sur les champs. Les mille petites cascades au détour du sentier. Les tiques (ah non, elles je ne les remercie pas) que je ramenaient presque systématiquement de mes balades. Les chats du voisinage qui venaient rôder dans le jardin en offrant une compagnie respectable, mais distante. La lumière du soir et celle du matin.

Antoine Rubin, octobre 2023